



HAL
open science

Péguy, un maître du Père Doncoeur et de ses Cadets

Dominique Avon

► **To cite this version:**

Dominique Avon. Péguy, un maître du Père Doncoeur et de ses Cadets. Bulletin d'informations et de recherches. L'Amitié Charles Péguy, 1998, Lectures poétiques et mystiques de l'œuvre de Péguy, 84, pp.211-228. <hal-03262746>

HAL Id: hal-03262746

<https://hal.science/hal-03262746v1>

Submitted on 16 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Bulletin d'informations et de recherches / L'Amitié Charles Péguy

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Péguy, un maître du père Doncœur et de ses Cadets

DOMINIQUE AVON

« Héritiers du sacrifice de mes aînés et
faisant désormais de la Très Sainte Vierge
mon recours

« Je promets à Dieu de réaliser dans
ma vie un christianisme intégral et de tra-
vailler de toutes mes forces à établir, par la
conquête de ma génération, l'ordre chré-
tien en France. »

(*Serment Cadet.*)

Prononcé¹ à Villeroy sur la tombe de Péguy, au mois de juillet 1934, le *Serment Cadet* lie symboliquement, sentimentalement, mieux, « charnellement », la « génération sacrifiée » et les jeunes gens ou jeunes filles qui suivent le père Doncœur. Dix ans plus tôt, l'aumônier jésuite a lancé son premier appel à la jeunesse catholique française. Vingt ans plus tôt, l'auteur du *Mystère des saints innocents*, qui faisait dire à Dieu qu'Il aimait les Français « avec tous leurs défauts », mourait sur le champ de bataille.

Les Cadets forment un groupe de quelques dizaines de membres, principalement recrutés dans les collèges jésuites et les grandes écoles, liés par un serment et une amitié forgée au cours des Routes estivales. Ces camps itinérants les ont conduits de Vannes à Jérusalem, en passant par Rome et Varsovie. La troupe apparaît comme un corps de voltigeurs, à la pointe du mouvement des Scouts de France, sans lui être liée institutionnellement. Pour emblème, les Cadets ont choisi la sphère et la croix, « la sphère, représentant l'univers, barrée par la croix et comme écartelée par

1. Dominique Avon enseigne à l'université - Montpellier III. Il va soutenir une thèse (« Paul Doncœur, s. j. Splendeur humaine et grandeur française par un christianisme intégral », sous la direction de Gérard Choby).

elle. Ce qui donne d'ailleurs la figure d'une croix auréolée [...]. Si le premier élément manque, il n'y a pas de matière à la Rédemption. Si le second élément manque, il n'y a pas de Rédemption. Le christianisme vrai compose les deux étroitement². » Leur mot d'ordre, Paul Doncœur l'a lancé à Verdun, lors de la Toussaint 1924 : « Splendeur humaine par un christianisme intégral. »

Dans l'entre-deux-guerres, le père Doncœur s'affirme comme une grande figure de l'Église de France. Né en 1880, entré dans la Compagnie de Jésus à dix-huit ans, il fut obligé de suivre sa formation hors du territoire français en raison des lois anticongréganistes de 1901 et 1904. En août 1914, à l'instar de nombre de religieux français, il revient en France pour, dit-il, servir sa patrie. Sa conduite héroïque comme aumônier militaire lui vaut trois blessures, dont une grave, sept citations ainsi que la Légion d'honneur dès juin 1916. Démobilisé, il s'installe sur le champ de bataille de Champagne en 1919 pour rechercher, identifier et inhumer les cadavres des régiments de sa brigade ; il érige à la cote 160 (Souain) un calvaire monumental : les Wacques. C'est devant les tombes de cette génération sacrifiée à laquelle il a donné son soutien spirituel et moral dans le quotidien de quatre années, qu'il se tourne vers les Cadets... pour qu'ils reconstruisent ce qui a été sauvé. Rédacteur aux *Études* depuis 1920, il a observé les mouvements de la jeunesse catholique française dans les écoles et au-dehors (ACJF, équipes sociales, patronages...), où il sent une attente et une énergie qui ne demande qu'à être employée, mais qui, faute d'être orientée, se disperse inutilement.

Accaparé par toutes les tendances intellectuelles, « grand écrivain » et « héros national », Charles Péguy devient à la fois un souvenir très cher « pour les hommes de cinquante ans » tout en étant « vivant et présent dans l'âme de beaucoup de jeunes gens ³ ». Au milieu des années trente, Paul Doncœur perçoit ce regain de faveur remarquable : « Plus il s'éloigne dans le temps et plus il est proche de nos âmes. Péguy est le seul écrivain édité à la NRF dont les ouvrages réédités connaissent, malgré la crise qui frappe toute la librairie, une vente croissante. Il est le seul de la génération passée autour duquel les jeunes d'aujourd'hui se rassemblent, venus des points les

2. Paul Doncœur, « La Croix des Cadets », *Cahiers de Sainte-Jehanne*, juillet 1946, p. 220. Référence est également faite à l'ouvrage de G. K. Chesterton, *La Sphère et la Croix*, paru en 1921, dont l'un des personnages prouve que la sphère, symbole de la perfection terrestre, ne peut tenir sans la Croix qui, de ses bras la traverse et la soutient. Les bras de la Croix ont une envergure infiniment plus grande que la terre dont ils sont le support.

3. M. N., « Demain à Villeroy, le souvenir de Péguy », *Le Figaro*, 10 novembre 1936.

plus divers de l'horizon spirituel⁴. » À sa mesure, le jésuite promet, utilise et canalise cet élan. Il le façonne en maître de la jeunesse catholique française. Il présente Péguy en rassembleur des deux grandes familles françaises, la « catholique » et la « laïque ». Puis, lorsque le régime de la III^e République sombre au lendemain de la défaite militaire, il en fait l'idéologue d'une révolution nationale qu'il veut faire aboutir dans un « sens chrétien ».

PÉGUY, « MAÎTRE »

DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE FRANÇAISE

De formation catholique traditionnelle, le fondateur des *Cahiers de la quinzaine* a rompu avec l'Église car il refusait l'idée qu'un seul homme puisse être tenu hors du Royaume de Dieu : « Comme nous sommes solidaires des damnés de la terre [...] nous sommes solidaires des damnés éternels [...]. Nous n'admettons pas qu'il y ait des hommes qui soient repoussés du seuil d'aucune cité⁵. » Combattant de la liberté sous toutes ses formes, il a ensuite rejeté le « sectarisme laïque » qui faisait de l'Église une victime. Épris d'absolu, le sens de son « incarnation » a été celui d'une lutte farouche contre le « monde moderne », entendu dans le sens de « l'argent » et de « l'hypocrisie des sacramentelles formes ». Refusant le mot de « conversion », il a parlé d'approfondissement constant de sa foi chrétienne, et a fini par trouver une paix en se plaçant au cœur de la double « mystique » (chrétienne et républicaine) qui alimentait, selon lui, la vocation de la France : d'abord fille aînée de l'Église, c'est-à-dire gardienne de la foi, de l'espérance et de la charité, puis patronne de la liberté – condition de la grâce – dans le monde. Signe personnel et collectif d'une faveur divine ?

Ô mon peuple français, dit Dieu...

Quand tu pries, agenouillé tu as le buste droit.

Et les jambes bien jointes, bien droites au ras du sol.

Et les deux pieds bien joints.

Et les deux mains bien jointes, bien appliquées, bien droites.

Et les deux regards, des deux yeux bien parallèlement montant droit au ciel.

Ô le seul peuple qui regarde en face⁶ !

4. Paul DONCEUR, « Péguy et les jeunes », texte dactylographié daté de 1936 (DO, 71 Archives de la Société de Jésus à Vanves).

5. Charles PÉGUY, *Toujours de la grippe*, Pl. I, p. 464-465.

6. Charles PÉGUY, *Le Mystère des saints innocents*, Po, p. 746-747.

Charles Péguy, sous la plume du père Doncœur, apparaît comme le poète de la mystique chrétienne de la terre française, il détient sur Maurice Barrès la supériorité indéniable de la foi. Et parmi les lieux chrétiens qui synthétisent l'union du ciel et de la terre, Chartres, au « caractère noblement familial de vieille paroisse du Moyen Âge », tient une place éminente. On sait que ce centre du culte marial a inspiré à Péguy une quadruple prière filiale de demande, de confiance, de report, de résidence. L'histoire dit que le saint Voile de la Vierge est arrivé à Chartres vers 876, pour sauver la ville des invasions normandes en 911. Certes, la ville n'a pas été épargnée par trois incendies aux XI^e et XII^e siècles, mais cela ne l'empêche pas, en 1927, de fêter en triomphe le neuvième centenaire de la construction de la crypte.

Paul Doncœur participe en bonne place à l'événement de la Pentecôte : « avec son fils Marcel, avec nos grands routiers, nous avons [...] poursuivi l'impitoyable route de silex brûlants. Au soir du second jour, à l'heure qu'on fermait les grilles, nous avons jeté dans le Voile de Marie notre lassitude, nos blessures, nos Ave⁷. » Après les conférences de Jacques Maritain, de Marcel Péguy et de Jean Morierval, il écoute avec attention la communication finale de Mgr Baudrillart qui émet le vœu que les « Trois pèlerins de Chartres », Huysmans, Péguy et Psichari, rouvrent l'ère des grands pèlerinages nationaux. De fait, plusieurs dizaines de milliers de fidèles, Beaucerons, Normands, Parisiens, escortent en ce jour « des maîtres de l'éloquence⁸, de l'art⁹ et de la théologie », des dizaines d'évêques, le nonce apostolique et le cardinal légat, au terme d'une semaine de « prières, de travail et de magnificences ».

Pour autant, Charles Péguy est loin de faire l'unanimité parmi les catholiques, et plus précisément parmi les ecclésiastiques. L'argument principal avancé par ses adversaires est que l'auteur du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* n'a jamais fait le dernier pas, il s'est obstiné à rester sur le perron de l'Église. Son œuvre s'en ressent, il y fleure comme une petite odeur d'hérésie. Il n'a jamais aimé les curés, il a dénigré la vie contemplative, il a prêché qu'on pouvait se passer des sacrements, il a humilié la raison pour exalter le sentiment¹⁰. Et pourtant, c'est lui que Paul Doncœur propose en modèle pour « redresser » une jeunesse, avec les

7. Paul DONCŒUR, « Dans le rayonnement de Notre-Dame de Chartres », *Études*, 20 juin 1927, p. 694.

8. Le père Doncœur retient, entre autres, Georges Goyau et René Merlet.

9. Maurice Denis est chargé d'interpréter « le rayonnement artistique de Notre-Dame ».

10. Voir Michel LEPLAY, « Péguy et la communion des saints », *ACP* 80, octobre-décembre 1997, p. 180.

encouragements de quelques condisciples, comme ce jésuite canadien qui lui réclame une mise au point publique sur le sujet :

Je reconnais, mon Père, que Péguy est un homme terrible. Comme le disait le P. de Grandmaison, je crois, on n'a jamais fini d'en faire le tour. Mais juste ciel ! il ne faut pas s'attarder à ces détails ; ils sont emportés au loin par un puissant courant spirituel qui traverse toute son œuvre, un souffle divin, une hauteur de vue incomparable. Et voilà, je crois, ce qu'on peut et doit faire voir aux jeunes. (Le scandale de ce Père à qui je disais que l'œuvre de Charles Péguy était le plus beau commentaire des Évangiles.) Voilà comment Péguy est un grand chrétien, un chrétien de grande race. Vous pourriez peut-être, mon Père, réduire à zéro, en quelques mots, cette vaine objection de Péguy « pas assez chrétien ? [...] Mon Père, à lire Ernest Psichari et Charles Péguy, moi, qui ne suis pas français, qui n'ai pas, dans les veines, une seule goutte de sang français, j'ai compris combien profondément le Christ était entré dans l'âme de la France, si profondément que ses fils ne pourront l'éliminer jamais plus. Ils reviendront à l'Abandonné, car ils ont le goût de la fidélité¹¹.

La mise au point vient de paraître dans les *Études* de mars 1934. Abordant la pensée chrétienne de Péguy par le thème de la ferveur, Paul Donœur en indique toute la profondeur, en même temps que les limites, les insuffisances, les incertitudes.

Lorsque dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* ou dans *Le Mystère des saints innocents*, le directeur des *Cahiers de la quinzaine* dénonce dans l'âme bourgeoise l'invasion du « tout fait », la tiédeur, en d'autres termes « la résistance à la grâce » des honnêtes gens qui, parce qu'ils ne sont pas blessés, ne sont plus vulnérables, et parce qu'il ne leur manque rien, ne reçoivent rien, le jésuite ajoute que le mal est plus profond : les âmes « habituées » sont bien détremées par la grâce, mais elles sont intérieurement ravagées et sclérosées, donc incapables de réagir. Lorsque, dans la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, Péguy exalte « la jeune et l'enfant Espérance », sans qui « la foi glisserait sur ce vêtement de l'habitué » et sans qui « la Charité glisserait sur ce revêtement de l'habitude », le jésuite signale que l'auteur omet, ou plutôt ignore, la source du jaillissement vital qui crée les saints, la Vierge d'abord, Jeanne d'Arc ensuite. Et lorsque, toujours dans la *Note conjointe*, le pourfendeur du « parti dévot » exécute ces chrétiens qui ont osé la gageure d'abaisser l'Esprit-Saint à leur froide et tiède sagesse, et proteste contre les théologiens catholiques qui ont osé mettre Bergson à l'Index

11. Lettre du père Luigi D'Appolonia au père Donœur, Montréal, 6 août 1934 (AVSJ, JDO 71).

alors qu'il avait rompu les entraves du mécanisme matérialiste et réintroduit la liberté et l'esprit, le jésuite lui démontre qu'il a rejoint saint Thomas sans le savoir. Car le thomisme consiste bien à saisir toutes les valeurs, toutes les beautés de ce monde, pour les élever, pour en faire « le solide et précieux pavé du Temple. [...] Et sur ce Haut Lieu un sanctuaire encore plus beau, infiniment plus beau, se dressera, celui de la grâce chrétienne¹². » Péguy exprime-t-il autre chose dans la lutte qui oppose Polyeucte et Sévère, le saint et « l'homme dans toute sa taille », comme ceux qui croient s'élever dans la catégorie de l'éternel en abaissant le temporel ?

Cette erreur de calcul, la plus fréquente, peut-être parce qu'elle est la plus commode, et la plus grave, cette erreur de calcul initiale et même préliminaire est le ramassement et le schème de cette erreur de calcul globale qui fait le parti dévot. Parce qu'ils n'ont pas la force (et la grâce) d'être de la nature, ils croient qu'ils sont de la grâce. Parce qu'ils n'ont pas le courage temporel, ils croient qu'ils sont entrés dans la compénétration de l'éternel. Parce qu'ils n'ont pas le courage temporel, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être d'un des partis de l'homme, ils croient qu'ils sont du parti de Dieu. Parce qu'ils ne sont pas de l'homme, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu. Mais Jésus-Christ même a été de l'homme¹³.

Le père Donœur a bien cité une douzaine de fois, dans ses écrits, ces lignes qui, à ses yeux, pèsent aussi lourd que toute l'œuvre. Il invite d'ailleurs les Cadets et les Compagnes à une lecture systématique de Péguy. Andrée Fossier se charge de dresser des tables analytiques qui paraissent régulièrement dans les *Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne* entre 1934 et 1945. Elles se réfèrent à la collection « Blanche » publiée par la NRF, et sont rassemblées dans un volume, édité par les Éditions de l'Orante, en 1947. Ces Tables doivent, par elles-mêmes, constituer « une nourriture intellectuelle voire spirituelle très riche ». Elles ne se veulent pas « simplification de l'œuvre », mais au contraire « représentation de sa complexité et de son sens global » :

En composant ces Tables, nous n'avons pas eu d'autre dessein que d'offrir aux amis de Péguy un instrument de recherche, lorsqu'ils désireront se référer à son œuvre si vaste. Nous avons souhaité aussi permettre à beaucoup de lire Péguy, puis d'acquérir la connaissance approfondie de sa pensée – connaissance sans laquelle il ne peut y avoir avec un Maître d'intimité véritable. Déjà ceux qui ont tenté l'expérience ont bien voulu nous dire que la consultation préalable, attentive, d'une de

12. Paul DONCŒUR, « De la ferveur. L'âme non habituée de Péguy », *Études*, 20 mars 1934, p. 761.

13. Charles PÉGUY, *Note conjointe sur M. Descartes*, Pl. III, p. 1367.

ces Tables facilite la première lecture des ouvrages de Péguy et également leur étude patiente. Les courtes introductions qui les précèdent répondent à la même intention¹⁴.

Cela ne fait pas de doute pour le père Doncœur : Péguy incarne l'écrivain du siècle qui sert le mieux l'éducation chrétienne. En 1934, une correspondance régulière unit le rédacteur des *Études* et Mme Charles Péguy, au sujet de la publication, par la maison Gallimard, de « Morceaux catholiques dans l'œuvre de Péguy ». L'objectif clairement annoncé consiste à faire de ces petits ouvrages bon marché un instrument d'apostolat auprès des jeunes et des ouvriers. Aidée de son fils Pierre, elle se charge de la réalisation, et pressent Paul Doncœur pour écrire la préface du premier volume :

Je suis en train de préparer une édition de morceaux choisis catholiques de mon mari ; édition à bon marché destinée à atteindre les milieux ouvriers et les jeunes. Votre profonde sympathie pour l'œuvre de mon mari et l'expérience que vous avez des jeunes me font vivement désirer que vous présentiez ce volume en une préface qui précéderait l'introduction dont mon fils Pierre s'est chargé¹⁵...

La proposition est immédiatement acceptée. En août, le tirage est prêt, et Pierre Péguy espère pouvoir faire publier l'ouvrage en octobre, pour le vingtième anniversaire de la mort de son père. Subsiste la question du titre, les deux hommes discutent : « Morceaux » (des *Morceaux choisis* de Péguy ont déjà été publiés), « Fragments » (cela fait un peu trop penser à des « fonds de tiroirs »), « Prières » (tous les textes ne méritent peut-être pas cette appellation). Ils finissent par s'accorder sur ce dernier titre qui aurait le mérite d'« achever de dissiper certaines méfiances qui peuvent subsister encore dans certains milieux catholiques, et faire tomber d'avance toutes les barrières qui pourraient lui interdire l'accès des bibliothèques de jeunes où nous voulons avant tout qu'il pénètre¹⁶. » Suivront, dans cette même collection catholique de Gallimard les *Pensées*, les *Souvenirs*, *La France*, les *Saints de France*. Pierre Péguy aura juste le temps de préparer les deux derniers volumes, *Notre Dame* et *Notre Seigneur*, avant de s'éteindre en décembre 1941¹⁷.

14. Andrée FOSSIER, Préface aux *Tables analytiques des Œuvres de Péguy*, Paris, Éd. de l'Orante, 1947, p. 7.

15. Lettre de Mme Charles Péguy à Paul Doncœur, Sceaux, 29 juin 1934 (AVSJ, JDO. 71).

16. Lettre de Pierre Péguy à Paul Doncœur, Château-Queyras, 23 août 1934, (AVSJ, JDO. 71).

17. Voir Jean OLINET, « Péguy et la jeunesse des années 30 », *ACP* 72, octobre-décembre 1995. Dans l'état actuel de nos informations, le père Doncœur ne semble pas avoir été associé à la poursuite de cette entreprise éditoriale.

« Maître » de la jeunesse par ses écrits, Péguy l'est plus encore par l'exemple de sa mort. Croyait-il en la génération qui suivait la sienne ? Paul Doncœur ne manque pas de citer le cri de détresse de l'homme de quarante ans, accablé par la certitude que le bonheur n'est pas pour ces enfants de 1910, et néanmoins, aveuglément, obstinément, veut qu'ils soient heureux :

nous [...] sommes littéralement les derniers représentants [de la tradition] [...] et à moins que nos enfants ne s'y mettent, presque les survivants posthumes [...] nous ne savons pas encore si nos enfants renoueront le fil de la tradition [...]. Aussitôt après nous commence un autre âge, un tout autre monde, le monde de ceux qui ne sont pas dupes, des imbéciles. Comme nous. C'est-à-dire : le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil. Aussitôt après nous commence [...] le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas [...]. Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous. C'est-à-dire : le monde de ceux qui ne croient à rien, pas même à l'athéisme, qui ne se dévouent, ne se sacrifient à rien. *Exactement* le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent¹⁸.

Devant Joseph Lotte, après 1911, Péguy s'exclame pourtant : « La génération qui vient est admirable¹⁹. » Il sait que seuls les jeunes sont capables d'accomplir la « révolution rédemptrice » qu'il appelle de ses vœux. C'est pourquoi Jeanne d'Arc occupe une place centrale dans son œuvre. Paul Doncœur y insiste²⁰, l'œuvre de Péguy s'ouvre sur le drame de *Jeanne d'Arc* qui oppose à la lâcheté des vieillards de la Cour et de l'Université, l'angoisse et l'audace d'une enfant de dix-sept ans, et s'achève sur cette *Clio* où il exalte l'héroïsme juvénile de la France révolutionnaire, comme annonçant, sans le savoir, le « miracle d'une race que l'on croyait à jamais vieillie et dont la jeunesse allait encore une fois éblouir l'histoire²¹ ». Péguy aime la jeunesse d'un « amour métaphysique », c'est la distinction du « se faisant » et du « tout fait », c'est « le zéro de mémoire, le zéro de flétrissure, le zéro d'habitude ». Et Péguy aime la jeunesse d'un « amour théologique », c'est le royaume promis aux enfants dans l'Évangile, le royaume de la grâce, le royaume de l'Espérance, c'est Marie, « celle qui est infiniment jeune », une autre manière de revenir à

18. Charles PÉGUY, *Notre jeunesse*, Pl. III, p. 9-10.

19. C'est le vœu, plus que l'espoir, également formulé dans *L'Argent suite*, deux ans plus tard.

20. Nous reprenons la substance de sa conférence au foyer des étudiants, en 1936, texte publié dans les *Cahiers Paul Doncœur*, n° 2, octobre 1977, p. 43-55.

21. *Ibid.*, p. 47.

cette affirmation étonnante : « Toutes les questions spirituelles et temporelles, éternelles et charnelles, gravitent autour d'un point central auquel je ne cesse de penser, et qui est la clé de voûte de ma religion. Ce point, c'est l'Immaculée Conception²². »

PÉGUY, « TÉMOIN »
DE L'« UNITÉ VITALE » DE LA FRANCE

Péguy, poète de l'Incarnation et chantre de Notre Dame. Péguy, écorché vif par la tension de celui qui a choisi d'être à la fois « de la grâce et de la nature ». Péguy, « frère aîné » des Cadets et des Cheftaines parce qu'il a su témoigner du génie de l'homme en quête de l'Éden perdu, parce qu'il a su dire que la France ne pouvait continuer qu'en étant « chrétienté ». C'est encore à Villeroy, en 1934, que les jeunes gens et jeunes filles du père Doncœur se rassemblent pour prêter le serment des Cadets, réinterprété par l'un deux :

Il nous fait « héritiers
de tout l'effort humain » : la Grèce et Rome,
de toute la Révélation divine : les Patriarches et les Prophètes d'Israël,
Jésus, la Vierge et les Apôtres,
de tous les saints protecteurs de France : sainte Geneviève, saint Louis,
sainte Jehanne,
de tous les siècles français,
de toute la Révolution française, des soldats de Napoléon, des premiers républicains et des premiers dreyfusards en ce qu'ils ont eu d'aventureux et de noble dans l'exaltation de la Liberté (même détachée de Dieu)²³.

Dans ce lieu où reposent plus de cent quarante hommes, il ne reste aucun signe invitant au recueillement, se désole le père Doncœur qui parle de « profanation ». Les petites croix de la guerre, marquées de la cocarde tricolore ont disparu par décision administrative, enlevées lors de l'érection d'un monument mural portant une plaque ornée de drapeaux. Aussi, le 12 janvier 1935, à l'occasion d'une soirée pour le lancement de *Prières*²⁴, l'aumônier des Cadets diffuse un tract pour récolter des fonds afin d'ériger une stèle à Péguy. Il apprend alors qu'Henri Destre, qui a découvert le

22. Parole rapportée par Stanislas Fumet dans *Hommage à Charles Péguy*.

23. Paul et Marie-Simone THISSE, « Pour le rassemblement à la tombe de Péguy. 1934 », *Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne*, juin 1934, p. 130.

24. Voir la lettre de Pierre Péguy à Paul Doncœur, Gap, 11 janvier 1935 (AVSJ, JDO 71).

corps de Péguy à Villeroy, a ouvert une souscription depuis mars 1934, et projeté d'acheter le terrain où sont tombés les soldats du 276^e régiment d'infanterie²⁵. Afin d'unir les forces, un Comité Péguy est constitué, rassemblant essentiellement des Cadets, des Routiers et des étudiants non scouts. L'idée d'une souscription ou d'une demande de dons est finalement abandonnée pour deux raisons. Les propriétaires des champs voisins, désireux de concourir à l'hommage aux soldats, décident de donner le terrain et construisent eux-mêmes le massif de fondation. Et les Routiers, aidés de Jacques Copeau²⁶, préfèrent financer le calvaire en présentant à la scène *Domremy*, première pièce de la trilogie de *Jeanne d'Arc* que Charles Péguy finissait d'écrire en juin 1897²⁷.

Pour le calvaire qui est prévu sur la tombe, la représentation du Christ en croix et de sa Mère, Paul Doncœur se charge d'établir le contact entre l'architecte R. Guyot, un carrier, et le sculpteur Henri Charlier. Ce dernier avait connu personnellement Péguy²⁸, il avait prévu d'accomplir le pèlerinage à Chartres en sa compagnie au mois d'août 1914²⁹.

Le monument ne suffit pas, le père Doncœur entend faire de la commémoration un « moment » digne de frapper les esprits et les cœurs. Un jeu commémoratif rédigé par Pierre Schaeffer³⁰, *Les Morts et les Vivants 1914-1936*, est donc donné par les Routiers à la ferme de la Trace, le 11 novembre 1936. Le père Doncœur se félicite de la qualité du drame qui s'inscrit opportunément dans le registre du discours qu'il tient à la jeunesse depuis 1923 : la prière pour les morts ne prend tout son sens que dans la promesse des jeunes aux aînés de bien poursuivre la tâche.

Pour l'érection du Calvaire de Villeroy, Pierre Schaeffer a écrit de verve un jeu nerveux et dru [...]. C'est d'une part l'héroïsme et l'honneur de la guerre,

25. Voir la lettre de Jeanne (une Compagne) à Paul Doncœur, 7 janvier 1935, (AVSJ, JDO 71).

26. Jacques Copeau assure en fait la première partie du spectacle en lisant des textes de Péguy sur le thème : « Le pays et le peuple de France. »

27. Les deux autres pièces qui composent le drame complet s'intitulent *Les Batailles* et *Rouen*. La mise en scène de la première, qui est présentée ici, est conduite par Mme Suzanne Bing et le rôle de Jeanne est tenu par Marie Dinesch (AVSJ, JDO 71).

28. Lettre d'Henri Charlier à Paul Doncœur, 1936 (sans indication de mois) [AVSJ, JDO 71].

29. Pierre Schaeffer, auteur des *Enfants de cœur* dont nous avons déjà parlé, est un polytechnicien, préparé par les Jésuites à l'école Sainte-Geneviève. Routier, il a repris la tête du clan des « Rois mages », en 1933, après la mort accidentelle de son chef dont il a évoqué la mémoire dans un ouvrage : *Clotaire Nicole*, Éd. de la Revue des jeunes, 1934, 254 p. (une deuxième édition fut assurée par les Éd. du Seuil en 1938).

30. Paul DONCŒUR, « Péguy et les jeunes », texte dactylographié daté de 1936 (AVSJ, JDO 71).

d'autre part le cynisme jouisseur de l'après-guerre. Puis le désarroi des jeunes qui n'ont pas de maître, mais qui reçoivent de Péguy les leçons de la foi, du travail et du sacrifice. La pensée – parfois déconcertante – est d'une émouvante sincérité. Elle situe la jeune génération en face des doutes, en face des obstacles ; elle ne claironne pas une facile et simple victoire. Elle pose les jalons d'un dur labeur³⁰.

Le « cynisme jouisseur de l'après-guerre », Paul Doncœur l'a dénoncé le soir du 10 novembre, au cours de la veillée tenue dans l'église de Villeroy. L'idée centrale de son propos est que le coche a été manqué après la guerre : ceux qui se sont battus n'ont été capables de donner, à ceux qui arrivaient, « ni doctrine, ni discipline, ni maître, ni chef ». Faut-il donc désespérer de vous, lance-t-il aux jeunes qui l'écoutent :

En 1936, quelle nouvelle lui apportent les « enfants » qu'en 1914 il connaissait à peine, mais auxquels, malgré toutes les évidences contraires, il a cru ? Sont-ils, oui ou non, de ce « monde moderne » qui ne croit à rien, ou bien ont-ils « renoué la tradition héroïque » ? Qu'ils apportent à Péguy la nouvelle de sa défaite la plus amère, ou celle de sa victoire, la vraie. L'une ou l'autre. Mais qu'ils parlent ! S'ils viennent à Villeroy, ils ne peuvent plus biaiser. Et qu'ils n'invoquent plus les mauvaises excuses ! [...] ceux qui continuent de croire à leur naissance, qu'ils viennent le dire à Péguy. Et qu'ils sachent que rien n'est perdu et que, grâce à Dieu, l'heure est encore à l'héroïsme, puisqu'elle est plus que jamais au danger³¹.

Non, tout n'est donc pas perdu, se rassure Paul Doncœur en célébrant la grand'messe le matin du 11 novembre, puis en écoutant le père Forestier venu inaugurer le calvaire, face à la tombe de Péguy, en début d'après-midi³². Les anciens combattants de Villeroy et des communes voisines, Charny et Iverny, ont été invités³³, ainsi que quelques « Jeunes français qui demeurent fidèles à ce grand Aîné » (ils sont de deux à cinq cents – suivant les sources –, venus de Champagne, de Lorraine ou de Savoie), car « la famille et les Amis de Charles Péguy ont voulu garder à cet acte le caractère d'amitié qu'eût souhaité Péguy lui-même³⁴ ». Le nombre importe peu, donc, ce qui compte c'est la disponibilité, la capacité à se mobiliser jusqu'au bout³⁵ :

Des garçons, des jeunes filles. Ils ont chanté, sur de vieux airs, des chants de

31. Paul DONCŒUR, « Le Calvaire de Villeroy », *La Vie catholique*, 7 novembre 1936.

32. Il s'agit du premier acte officiel du père Forestier en tant qu'aumônier général des Scouts de France, juste après la mort du chanoine Cornette (lettre du père Forestier au père Doncœur, Paris, 1^{er} décembre 1936, publiée dans *Souvenirs*, II, octobre 1987, p. 62).

33. D'après la lecture de Lucien Courtier au Comité Péguy, 30 octobre 1936 (AVSJ, JDO 71).

34. Lettre dactylographiée du Comité Péguy (AVSJ, JDO 73).

35. D'après *L'Aube*, « Un hommage des "Jeunes" à Péguy », 13 novembre 1936.

route, puis – la main volante d'une cheftaine rythmant la réponse – récit le *De profundis*. Pas de représentants officiels. Pas d'académiciens. Peu d'écrivains : Isabelle Sandy, André Payer, Sirieyx de Villers, Pierre Xardel... Face aux scouts, un public paysan, figé sous les parapluies ruisselants. Au premier rang, un peu gauche et interdite, de noir vêtue, semblable, moins la coiffe, à quelque campagnarde de l'*Enterrement à Ornans*, la bonne Mme Péguy, que ses voisins abritent avec sollicitude³⁶...

La presse démocrate-chrétienne salue la manifestation, preuve que Péguy – même mort – ne forme pas des « partis » ou des « phalanges », mais des foyers de « travailleurs » et de « mystiques » (le second terme n'ayant aucune valeur s'il ne s'appuie sur le premier). Le propos est tenu par Maurice Carite qui rappelle qu'un an et demi plus tôt, six cents pèlerins étaient venus se recueillir sur cette même tombe, pour marquer qu'ils avaient, chacun dans son domaine, renoué « la tradition héroïque et renié ce monde que voyait venir Péguy ». Le journaliste prend cependant soin de souligner que ces catholiques n'agissent pas par attachement à « un pseudo-ordre social, de quelques positions acquises, d'une certaine forme de société ou de distribution des richesses », mais que, besognant sur des terrains différents, les hommes mûrs d'hier, comme les jeunes du moment œuvrent à ce qui peut élever l'homme au-dessus de lui-même : « Ceux qui l'autre soir, autour de notre effort, ont renouvelé leur enthousiasme comme ceux qui, aujourd'hui, se recueillent face à la tombe de Villeroy, auront été les bons artisans de cette résurrection³⁷. »

Le témoignage de ce mouvement concentrique autour de Péguy est encore donné par le père Donœur lors d'une conférence au théâtre des Ambassadeurs, le 5 mars 1938. Le jésuite y présente l'itinéraire et la pensée de Péguy comme l'illustration presque parfaite de la double « hérédité spirituelle » de la France, celle du baptême de Clovis et celle de la Révolution, celle de Jeanne d'Arc et celle de Viala. Une France qui – mieux que sa « vocation », c'est son « devoir » –, s'élève contre tous les totalitarismes :

Le témoignage laïque de la France, où s'accordent les vrais Français [...], depuis les nationalistes (qui n'ont pas reconnu la « déesse France » de M. Ch. Maurras), jusqu'aux socialistes, le témoignage proclamé par tous les partis politiques français, c'est que la France refuse d'être un État divinisé. Dans un grand désordre, dans la bagarre des querelles fraternelles qui nous déchirent, la France prétend toujours combattre pour la sauvegarde de certaines valeurs

36. Fernand LOT, « 11 novembre à Villeroy. Quand les scouts honorent Charles Péguy », *Les Nouvelles littéraires*, 14 novembre 1936.

37. Maurice CARITE, « Face à la tombe de Villeroy », *L'Aube*, 11 novembre 1936.

supratemporelles et suprapolitiques : intangibilité de la conscience, souveraineté de l'âme, suzeraineté de l'esprit, franchises inaliénables à nos yeux de la personne, patrimoine divin de l'humanité que nous refusons aux entreprises d'asservissement de quelque pouvoir terrestre que ce soit. Péguy a raison plus que jamais : « La France est une sorte de patronne et de témoin de la liberté dans le monde. » Il se pourrait bien qu'elle en fût un jour le martyr. En cela, la France laïque fait un geste de portée chrétienne³⁸.

Mais la France s'effondre devant la puissance nazie sans pour autant assumer son martyre. La belle unanimité des « croyants » (ceux qui possèdent « une mystique », par opposition à ceux qui sont attachés à « un parti ») éclate avec l'épreuve de la défaite et de l'occupation du territoire national.

PÉGUY, « SERVITEUR » D'UNE SEULE FRANCE ?

Dans son étude intitulée « La révolution nationale et Charles Péguy », Guillaume Bourgeade a montré que le « retour à Péguy » s'accroît avec la déclaration de guerre et qu'il « s'épanouit sous Vichy » :

Témoignent de ses origines l'apposition, le 25 janvier 1939, d'une plaque commémorative sur la petite boutique du 8, rue de la Sorbonne, les pèlerinages d'étudiants catholiques vers Chartres qui commencent à la Pentecôte 1935, le récit par Donœur de pèlerinages scouts au début des années 1930 sur la tombe de Péguy à Villeroy. En septembre 1939, Daniel Halévy accompagne le Père Donœur et ses Cadets à l'occasion du 25^e anniversaire de la mort de Péguy³⁹.

Péguy, contrairement à Gobineau, nous dit encore Guillaume Bourgeade, n'est pas un auteur imposé par Vichy, il est plus souvent considéré comme soutien moral que comme idéologue. Nous ajouterions que cette caution morale est revendiquée tout autant par certains de ceux qui sont engagés dans la voie de la résistance comme dans la voie de la collaboration. Trois exemples peuvent illustrer ce phénomène de récupération pour des causes contradictoires.

Le maurassien Henri Massis, membre du Conseil national consultatif, conseiller de Pétain pour ce qui touche aux problèmes de la jeunesse, puise

38. Paul DONCŒUR, « Le témoignage chrétien de la France dans le monde en 1938 », *Études*, 20 juin 1938, p. 734.

39. Guillaume BOURGEADE, « La révolution nationale et Charles Péguy », *ACP*, 68, oct.-déc. 1994, p. 198.

abondamment dans les pages où Péguy redécouvre « organiquement » sa patrie⁴⁰. Emmanuel Mounier, fondateur de la revue *Esprit* en 1932 et intervenant à l'École des cadres d'Uriage avant d'être réduit au silence⁴¹, continue de défendre l'idée que Péguy s'est engagé dans une voie qui le menait « à un christianisme plus spirituel et à un catholicisme plus orthodoxe⁴² » qu'on ne le laisse couramment entendre. Or, dans le même temps, Marcel Péguy, pourtant coauteur avec Mounier et Georges Izard de *La Pensée de Charles Péguy*, édité au Roseau d'Or en 1931, publie un ouvrage qui exprime une opinion radicalement opposée : *Le Destin de Charles Péguy*. L'auteur fait de son père un « raciste », « antisémite » (il aurait pris le parti de Dreyfus « bien qu'il fût juif »), promoteur d'un « socialisme national », « militariste ». Citations à l'appui, il ne craint pas d'étonner ou de scandaliser, affirmant que « toute une bande de prétendus "amis" [...] ont monnayé sa mémoire ». Péguy aurait défini une « doctrine de salut » autour de trois termes : « un pays, une race, un chef [de l'État]. » Cette doctrine de « national-socialisme » serait un « bien français », et, de ce fait, il n'y aurait aucun scrupule à l'adopter :

Ces profiteurs, qui ne comprennent rien au redressement actuel de la France, ne veulent ni avouer ni s'avouer à eux-mêmes que mon père a été précurseur de ce redressement – et ils s'obstinent à nous dépeindre un Péguy fait à leur image. Elle étonnera beaucoup de jeunes, qui ne voient en mon père qu'un « bien-pensant », dont la principale tâche, ou du moins la besogne la plus utile, aura été d'écrire un certain nombre de poèmes religieux. Ce faisant, on voit clairement que mon père est avant tout un raciste. Comme c'est un raciste chrétien, il est amené subsidiairement à écrire un certain nombre de poèmes chrétiens – mais qui restent racistes, comme toute son œuvre. Et c'est même pour cela, c'est même parce qu'ils sont racistes que ces poèmes ont une énorme valeur : leur nouveauté, ce fait d'être à la fois racistes et chrétiens⁴³ [...].

Lorsqu'il fait paraître son ouvrage intitulé *Péguy, la Révolution et le Sacré*, le père Doncœur a pris fermement position contre le national-socialisme. Il adhère totalement à l'encyclique *Mit brennender Sorge*, par

40. Voir Henri MASSIS, *Maurras en notre temps*, Paris-Genève, La Palatine, 1951, t. II, p. 190.

41. Voir Bernard COMTE, *Une utopie combattante. L'École nationale des cadres d'Uriage*, Fayard, 1990.

42. Guillaume Bourgeade cite à ce sujet une lettre du 4 février 1930, tirée de la *Correspondance Maritain-Mounier (1929-1939)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1973, p. 22.

43. Marcel PÉGUY, *Le Destin de Charles Péguy*, Paris, Librairie académique Perrin, 1941, p. VI-VII.

laquelle Pie XI, en 1937, condamnait le nazisme comme doctrine antichrétienne. Néanmoins, la volonté affirmée d'incarner à tout prix un christianisme dans la cité, pour combattre les idéologies contraires au christianisme sur leur terrain, se révèle très dangereuse. Il y est encouragé par des résultats obtenus sur le terrain même du nazisme : « Des conférences et lectures de Péguy, faites en 1938 à Berlin, devant des auditoires officiels, ou devant les universitaires catholiques, m'ont fait connaître que la pensée centrale de Péguy sur l'insertion réciproque du temporel et de l'éternel, de la terre et de l'esprit, avait révélé à plusieurs une harmonie dont ils avaient désespéré. Peut-être en fera-t-elle réfléchir qui s'étaient violemment insurgés contre un christianisme désincarné⁴⁴. » Or, à trop insister sur le fait d'« incarnation », il prend le risque de s'égarer dans des engagements temporels qu'il « canonise ».

En outre, le vocabulaire trahit, dans le contexte de 1942, une très délicate ambiguïté. Il s'adresse aux Français, « ceux de la race », en particulier les jeunes. Il fait de celui qui fut successivement « républicain-laïc », « socialiste-dreyfusiste », « chrétien-catholique », un prophète de la révolution nationale, « alors que la France victorieuse de 1917 avait été trop distraite pour l'écouter et trop légère pour le comprendre » :

Chaque peuple a ses prophètes. Heureux le peuple dont les prophètes sont des gouverneurs. Ce sont des gouverneurs qui font passer dans les réalités les aspirations dont ils sont porteurs. De cette conjonction rare de la vision et du pouvoir éclatent les révolutions. [...] Si notre peuple tout entier ouvre aujourd'hui les portes de son cœur à la parole passionnée de Charles Péguy, on peut y voir le signe qu'il a reconnu son prophète. Il lui reste de consentir à celui dont la Providence a fait son gouverneur. Heureux le peuple qui, recevant l'élan passionné de ses prophètes, trouve dans un gouvernement la main assez sûre pour lui épargner les aventures vaines, et l'engager au plus dur effort d'où il sortira renouvelé⁴⁵.

Les « aventures vaines » consisteraient à croire que l'on peut sauver la France en abandonnant le sol français. « Chimères », écrit Paul Donceur qui s'appuie sur Péguy pour rappeler que la révolution n'est pas qu'un différent peuple règle avec d'autres peuples, mais un effort qui met un peuple aux prises avec lui-même⁴⁶. Elle doit consister en une restauration de l'honneur, de la justice, de la sainteté, et, plus profond, du sacré. Le sacré, tout en y étant indissolublement lié, ne se confond ni avec le religieux, ni avec le divin, ni avec le moral. Sa triple caractéristique peut se traduire

44. Paul DONCEUR, *Péguy, la Révolution et le Sacré*, Paris, Éd. de l'Orante, 2^e éd., 1943, p. 147.

45. Paul DONCEUR, *Péguy, la Révolution et le Sacré*, p. 37-38.

46. *Cahiers de la quinzaine*, n° 11 (passé pratiquement inaperçu).

par la « séparation », l'« inviolabilité », la « présence mystérieuse et transcendante ». Victimes du « monde moderne », qui prend sa source dans le nominalisme, des chrétiens auraient perverti le sens du sacré. Péguy ne manquait pas de le leur rappeler, en fustigeant les mondains qui observaient le dimanche au lieu de le sanctifier, qui donnaient l'aumône au lieu d'accueillir un pauvre, qui accordaient plus de valeur aux diplômes qu'aux services, qui défendaient la propriété en oubliant que la Terre n'appartient qu'à Dieu, qui exaltaient l'argent et l'intelligence.

La Route demande que l'ouvrage *Péguy, la Révolution et le Sacré* figure dans la bibliothèque de chaque clan, pour « être lu, médité et travaillé par tous ceux qui comprennent combien la situation est grave », parce que c'est là qu'elle « trouve sa doctrine fondamentale et l'orientation essentielle de sa marche⁴⁷. » Dans *Cité nouvelle*, le père Desbuquois loue son condisciple d'avoir suivi Péguy dont la préoccupation majeure fut de dénicher la source du mal qui dissocie la société française, à savoir la disparition quasi universelle du sacré. Pressentant que l'ouvrage respire une odeur de soufre, il prend cependant des précautions pour assurer, par avance, la défense de l'ouvrage si d'aventure on reprochait à l'auteur de ne pas avoir suffisamment fait référence au divin, sans lequel le sacré est inconcevable. C'est parce qu'il s'adresse aussi et peut-être d'abord aux Français qui ont oublié leurs racines chrétiennes, explique le directeur de *Cité nouvelle*, que le père Doncœur se situe sur un registre commun :

Certains estimeront que les espérances de révolution vraie qu'il propose sont illusoires. On ne peut cependant reprocher à l'auteur une intention mal fondée. Avec fermeté, le Père Doncœur marque les voies où il serait dangereux de s'engager à la suite de certains prophètes. Sa préface, d'une précision doctrinale parfaite, et sa conclusion ne laissent à cet égard aucune hésitation, aucune possibilité d'égarement pour des esprits droits et prudents. Les chrétiens comprendront, à lire ses pages finales, qu'à aucun instant le Christ, la personne sacrée par excellence, n'était absente de son esprit. Avec une grande charité intellectuelle, toute inspirée des exemples mêmes du Christ, l'auteur n'a pas voulu rebuter par une présentation prématurée ceux que, seule, une longue acclimatation rendra accessibles à des pensées qu'ils ne soupçonnent pas⁴⁸.

La critique ouverte vient d'un autre jésuite, le père de Lubac. Les deux hommes se connaissent peu, n'étant ni de la même génération ni de la même province, mais ils se sont retrouvés ensemble à Lyon, depuis 1941. *A posteriori*, le père de Lubac dira avoir écrit son article dans les *Cahiers de*

47. « Péguy, la Révolution et le Sacré », *La Route*, janvier 1943, p. 17.

48. Gustave DESBUQUOIS, « Péguy, la Révolution et le Sacré », *Cité nouvelle*, 1942, p. 904-905.

Notre jeunesse « pour éviter qu'un autre fît des réserves sur un autre ton ». Il commence par louer l'intention de Paul Doncœur, mais émet rapidement des réserves. Celles-ci portent d'abord sur « une certaine mystique du chef (dont il serait difficile de trouver des éléments dans notre tradition nationale aussi bien que dans notre tradition chrétienne) », ensuite sur un aveuglement « sur notre présent avilissement » qui empêche de voir que la France conserve de son passé chrétien bien des « vestiges » sacrés, enfin et surtout sur l'analyse même du sacré qui présente des équivoques dans les diverses notions analogiques avancées. En d'autres termes, Paul Doncœur n'explique pas suffisamment qu'il y a une différence de nature entre le « sacré chrétien » et les « sacrés païens » :

ce qu'on peut appeler la révolution chrétienne n'a-t-il pas consisté précisément à transformer (ou plutôt achever de transformer) une idée païenne, un sentiment païen du sacré, qu'il est permis de résumer dans le mot de « tabou », en un sentiment et une idée tout autres ? Elle n'a pas seulement déplacé ou complété leur objet, elle les a intériorisés et moralisés. Sans doute la religion reste autre chose et plus que la morale, et le sentiment du sacré ne peut se réduire à un simple sentiment du devoir ; mais il nous est désormais impossible de reconnaître la moindre trace d'un sacré authentiquement respectable, dans un sentiment qui ne tiendrait pas compte d'une telle transformation⁴⁹.

Paul Doncœur a-t-il pris alors conscience du danger à explorer plus en avant le thème de l'« incarnation », en particulier dans les paroles de Péguy ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il que lors d'une conférence pour les Journées d'étude des aumôniers catholiques au Puy-en-Velay, en mai 1943, il retrouve le registre des années trente. Au cœur de son propos, le conférencier cite la page de *L'Argent* où Péguy décline la double vocation de la France, « vocation de chrétienté » et « vocation de liberté ». Et il demande à ces éducateurs de la jeunesse que sont les aumôniers de retenir l'idée que Péguy a redécouvert le christianisme en redécouvrant la France. Telle serait la voie à suivre :

Il n'y a qu'à « fouir », qu'à fouiller, travailler profondément dans les garçons pour arriver à leur faire reprendre conscience de la France qu'ils portent en eux. Cela fait, la partie est gagnée parce qu'il ne dépend pas d'eux de faire que la France ne soit pas chez elle et qu'à mesure qu'on la pénètre on finit par y trouver, comme Péguy, Jeanne d'Arc, sainte Geneviève, la Vierge et le Christ. Et au lieu de

49. Henri DE LUBAC, « Péguy, la Révolution et le Sacré », *Cahiers de Notre jeunesse*, février 1943, p. 45.

50. Paul DONCŒUR, « Le témoignage de Charles Péguy », Annexe au *BPO*, n° 143, 1944, p. 44.

la République socialiste et universelle, la Communion des Saints⁵⁰.

Belle formule, celle qui rassemble théoriquement la « chrétienté » et la « liberté » dans la même « unité française », mais que doit-il en être des engagements sur le terrain ? Le père Donœur ne sait plus que répondre aux scouts qui s'engagent dans la résistance, au nom même de Péguy : Jacques Molé, parce qu'il refuse ce « il vaut mieux se tromper ensemble qu'avoir raison contre les autres », Michel Fournier, parce qu'il est encore possible de « se faire tuer proprement⁵¹ », Paul Thisse, justement parce que « l'unité vivante » de la France est autant dans sa « vocation de liberté » que dans sa « vocation de chrétienté ». Chacun d'eux se heurte au silence d'un prêtre qui restera personnellement fidèle à Pétain, sans jamais plus faire référence à Charles Péguy.

51. Voir Jean BASTAIRE, « Des scouts péguystes dans la Résistance », *ACP* 30, juin 1985, p. 71-79.